



**T. BEAUGRAND**  
Editeur-Propriétaire.

Abonnements :  
Tr 23 ..... \$0.50

Le No. UN Cent

Bureaux :  
35 St. Gabriel.

**LADEBAUCHE**  
Rédacteur-en-chef.

**LE PREMIER TABAC FULVINE**  
**QUININE**  
ET  
**LE GRAND TONIC RENFERCISSANT**

**FEUILLETON du CANARD**

**LE SIRE DE LUSTUPIN**

Par ERNEST CAPENDU.

(Suite.)

Le duc la releva doucement, et la onduisant vers le conseiller qui était ui aussi, en proie à l'émotion la plus violente :

— Prenez de suite une des litières de la duchesse, — dit-il, — Mademoiselle n'est pas encore parfaitement remise.

— Ah ! monseigneur, — balbutia le conseiller. — Quand donc pourrai-je me faire tuer pour vous !

Le duc sourit et passa on faisant de la main signe à Céranon de le suivre.

XXXIX

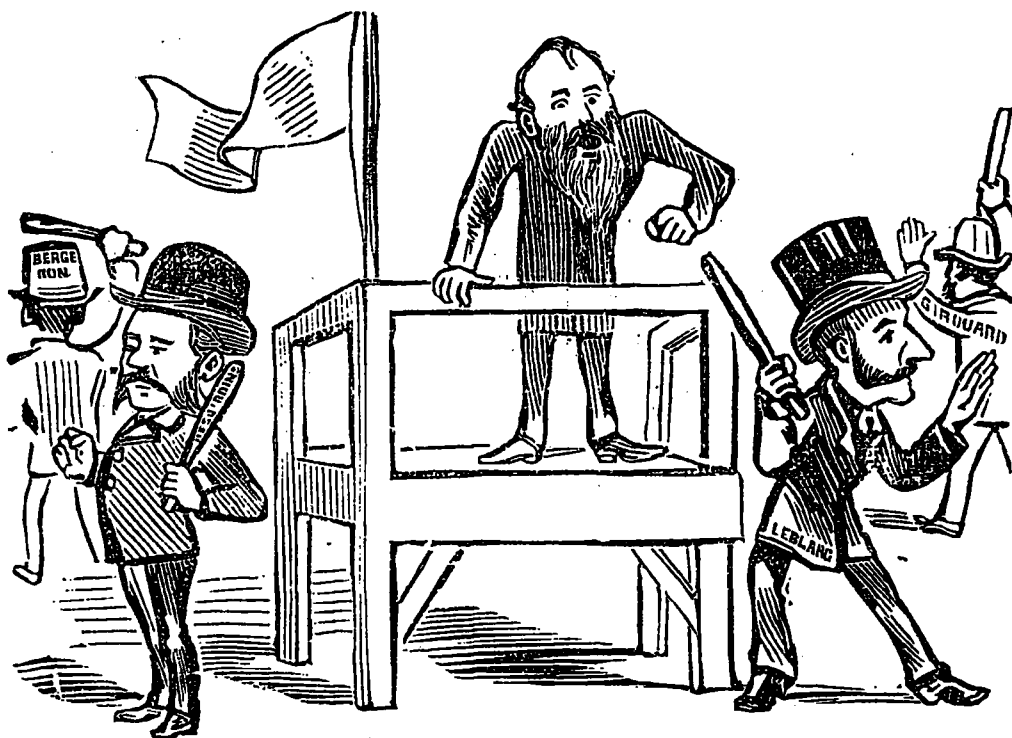
**LA CULTURE DU TEMPLE**

Le duc de Lorraine venait de rentrer dans son hôtel à la lueur des torches et des flambeaux. Les portes se refermèrent et la cour demeura illuminée, tandis que les rues avoisinantes étaient plongées dans une obscurité brumeuse.

La rue de Lorraine surtout plus étroite que les trois autres, était plus sombre. Le couvre-feu n'était pas encore sonné et Paris était désert. C'était à peine si, de loin en loin on apercevait l'ombre de quelque piéton inquiet qui longeait les maisons et se hâtait de rejoindre sa demeure.

Le froid était toujours vif, et une forte gelée, condensant la brume, formait sur les pavés et sur la terre une couche de verges plus fine qu'une glace.

Une des portes donnant sur la rue de Lorraine s'ouvrit et un homme, enveloppé dans les plis d'un grand manteau, s'aventura sur le pavé glis-



**A Ste-GENEVIEVE**

Comment on prépare des succès à M. Taillon.  
Mais où sont-ils donc les libéraux ? qu'ils y viennent donc !

sant. Cet homme longea le mur, puis il traversa la rue et, se retournant, il examina la façade des bâtiments de l'hôtel construits sur les jardins.

Ses yeux s'arrêtèrent sur une fenêtre éclairée du second étage. De temps à autre on voyait, se dessinant sur les rideaux, la silhouette d'une femme allant et venant à l'intérieur.

L'homme contempla longtemps cette silhouette, puis, pour la mieux voir, il écarta les plis de son manteau. Alors, la lueur de la lune qui se dégageait, éclaira le vi ago pâle du baron de Céranon.

— Catherine à l'hôtel de Lorraine ! murmura-t-il avec des reflets joyeux dans le regard. Qu'elle reçoive donc là encore les lettres que le vicomte de Maillé venait déposer chaque nuit sur sa fenêtre ! Qu'elle essaye donc de le revoir, de l'écouter, de lui parler ! Ah ! j'avais bien dit que la fortune ne m'échapperait pas des mains !

Puis, après un silence :

— Oh ! — reprit-il avec un éclat de joie sauvage, — que c'est beau de se servir ainsi des autres et de faire danser tous ces pantins, même les plus

grands, quand, soi, on est petit ! Elle ne sera ma femme que lorsqu'elle vous demandera à l'être, monseigneur ! Eh bien ! soit, elle vous le demandera, mais jusque-là vous veillerez sur elle et jusque-là vous assurerez ma tranquillité et mon repos.

Il regardait sur le mur très-élevé : — Cette muraille est une barrière infranchissable entre elle et moi ! — dit-il. — Allons ! tout va bien ! très-bien même !. Achevons l'œuvre.

Et, rejetant sur son épaule les plis de son manteau dans lequel il se draps, Céranon continua sa marche.

Il atteignit l'angle formé par la rue de Lorraine et celle des Quatre-Fils-Aymon. Il s'arrêta et parut sonder du regard la rue des Audriettes et celle du Grand-Chantour.

— Rien ! — murmura-t-il.

Il écouta attentivement :

— Rien ! — répéta-t-il.

Il fit quelques pas en longeant le mur de la rue des Quatre-Fils-Aymon ; mur qui bordait le jardin de l'hôtel de Lorraine.

— Rien encore ! — dit-il en s'arrêtant. — Est-ce qu'il ne serait pas ve-

nu ? Il traversa lentement la rue. Comme il traversait le ruisseau qui coulait au centre, un cri d'oiseau de nuit retentit dans la nuit. Céranon s'arrêta.

Un second cri retentit presque aussitôt. Céranon ne fit pas un mouvement. Alors, une ombre se détacha du pied de la muraille et un homme s'approcha :

— Ah ! — dit le secrétaire du duc de Lorraine, — c'est toi, Evroin !

— Oui, maître ! — répondit l'homme à voix basse. — Mais ne causons pas au milieu de la rue, si vous y consentez.

— Pourquoi ?

— Parce qu'il m'a semblé tout à l'heure qu'un homme s'embusquait dans la rue des Audriettes et qu'il paraissait attendre.

— Quel homme ?

— Je ne sais, mais je l'ai vu.

— Tu es donc ici depuis longtemps ?

— Depuis une heure.

Pourquoi n'es-tu pas venu plus tôt me rejoindre ?

— Parce que je voulais être certain que c'était vous, et j'ai attendu. Tout en parlant, les deux hommes avaient atteint la rue Vieille du-Temple, et ils s'engageaient sous le branchage de gros arbres plantés là, dans un vaste terrain nommé la Culture du Temple, et qui s'étendait depuis l'hôtel de Lorraine jusqu'au boulevard d'enceinte. Céranon s'arrêta en s'abritant, ainsi que son compagnon, derrière un gros tronc d'arbre.

Après un silence :

— Tu as accompli mes ordres, Evroin ? — demanda M. de Céranon.

— Oui, maître ! — répondit Evroin.

— Tu l'as vu ?

— Je l'ai vu !

— Quand ?

— Ce soir.

— A quelle heure ?

— A six heures.

— Oh cela ?

— Au cabaret des trois Poissons.

— Tu lui as parlé ?

— Oui.

— Tu lui as dit ?

— Ce qu'il fallait dire.

— Tu as fait le signe ?

— Ainsi que cela était convenu.

— Et qu'a-t-il répondu ?

— Qu'il viendrait.

— A quelle heure ?

— Un quart d'heure après le couvre-feu !

— Ecoute !

Céranon avait posé la main sur l'épaule de son compagnon. Tout deux prêtèrent l'oreille. On entendit un son lointain de trompe qui vint jusqu'à eux, puis à ce son succéda le cri d'une voix claire qui psalmodiait dans la nuit noire les paroles monotones.

— Le couvre-feu ! — dit Evroin.

— Alors il y est ?

— Il doit y être !

— Conduis-moi !

Evroin fit un signe affirmatif, et les deux hommes, traversant la Culture du Temple, atteignirent l'entrée de la rue l'Astourolle, dans laquelle ils s'enfoncèrent.

XL

**LA RUE MARIE L'EGYPTIENNE.**

Dans la grande rue Montmartre, un peu au-dessus de la maison du cabaret des Trois-Poissons, s'ouvrait alors une rue qui avait pour nom la rue Marie-l'Egyptienne.

Tout le côté gauche de cette rue était bordé par la muraille du couvent des Augustins. Le côté droit ne consistait qu'en trois maisons, deux petites et une grande.

La grande se dressait entre les deux autres, et elle avait un toit aigu à pigeon et un avant-solier qui lui donnaient l'aspect le plus vénérable.